

plaisirs célestes, tu désarmes le diable, tu amortis les passions : ô jeûne, médecine salutaire contre le dérèglement de nos convoitises, malheureux ceux qui te rejettent, et qui t'observent en murmurant contre une précaution si nécessaire ! Loin de nous, mes frères, de tels sentiments : jeûnons, jeûnons d'esprit et de corps. Comme nous retranchons pour un temps au corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à l'âme les vanités dont nous la repaissons tous les jours : retirons-nous des conversations et des divertissements mondains : modérons nos ris et nos jeux, faisons succéder en leur place le soin d'écouter l'Évangile qui retentit de toutes parts dans les chaires : c'est le son de cet Évangile qui fait trembler les démons. Sanctifions le jeûne par l'oraison ; purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles¹.

Assez de bals, assez de danses, assez de jeux, assez de folies. Donnons place à des voluptés et plus chastes et plus sérieuses. Voici, mes frères, une grande joie que Dieu nous donne pour ce carême. Cette fille du ciel ne devait point être accueillie par une joie dissolue : il faut une joie digne de la paix, qui soit répandue en nos cœurs par l'esprit pacifique.

Qui ne voit la main de Dieu dans cet ouvrage ? Que notre grande reine ait travaillé à la paix de toute sa force ; quoique ce soit une action toute divine, j'avoue que je ne m'en étonne pas : car que lui pouvait inspirer cette tendre piété qui l'embrase, et cet esprit pacifique dont elle est remplie ? Nous savons, nous savons, il y a longtemps, qu'elle a toujours imité Dieu, dont elle porte sur le front le caractère ; elle a toujours pensé des pensées de paix.

Mais n'y a-t-il pas sujet d'admirer, de voir notre jeune monarque toujours auguste s'arrêter au milieu de ses victoires, donner des bornes à son courage, pour laisser croître sans mesure l'amour qu'il a pour ses sujets ; aimer mieux étendre ses bienfaits que ses conquêtes ; trouver plus de gloire dans les douceurs de la paix que dans le superbe appareil des triomphes ; et se plaire

¹ « Ainsi nous serons terribles au diable, nous verrons cet ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts ; et au lieu de succomber aux attaques de tous ces esprits dévoyés, nous irons remplir dans le ciel les places que leur désertion a laissées vacantes. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen. »

Ces paroles étaient destinées, dans la première intention de l'auteur, pour conclure son discours ; mais il leur a dans la suite substitué le morceau qui en tient la place, pour parler de la paix des Pyrénées, qui fut conclue le 7 novembre 1659, entre la France et l'Espagne, par le cardinal Mazarin et don Louis de Haro, plénipotentiaires de ces deux puissances. Cette paix eut pour une des principales conditions le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse. (Édit. de Déforis.)

davantage à être le père de ses peuples qu'à être le victorieux de ses ennemis ? C'est Dieu qui a inspiré ce sentiment. Qui ne bénirait ce grand roi ?

Qui ne bénira tout ensemble la main sage et industrieuse !... Parlons, parlons et ne craignons pas. Je sais combien les prédicateurs doivent être réservés sur les louanges : mais se taire en cette rencontre, ce ne serait pas être retenu, mais en quelque sorte envieux de la félicité publique... Elle viendra, elle viendra accompagnée de toutes ses suites.

Çà, çà, peuples, qu'on se réjouisse ; et s'il y a encore quelque maudit reste de la malignité passée, qu'elle tombe aujourd'hui devant ces autels, et qu'on célèbre hautement ce sage ministre qui montre bien, en donnant la paix, qu'il fait son intérêt du bien de l'État, et sa gloire du repos des peuples. Je ne brigue point de faveur, je ne fais point ma cour dans la chaire ; à Dieu ne plaise ! Je suis Français et chrétien : je sens, je sens le bonheur public ; et je décharge mon cœur devant mon Dieu sur le sujet de cette paix bienheureuse, qui n'est pas moins le repos de l'Église que de l'État. C'est assez dire, il faut que nos vœux achèvent le reste.

C'est nous, c'est nous, mes frères, qui devons commencer la réjouissance. C'est à Nathan le prophète, c'est à Sadoc le grand prêtre, c'est aux prédicateurs, c'est au sacrificateur du Très-Haut à sonner de la trompette devant le peuple, et de crier les premiers : *Vivat rex Salomon* : « Vive le roi, vive le roi, vive Salomon le pacifique ! » Qu'il vive, Seigneur, ce grand monarque ; et pour le récompenser de cette bonté qui lui a fait aimer la gloire de la paix, plutôt que celle des conquêtes, qu'il jouisse longtemps, heureusement, de la paix qu'il nous a donnée ; qu'il ne voie jamais son État troublé, ni sa maison divisée ; que le respect et l'amour concourant ensemble, la fidélité de ses peuples soit inviolable, inébranlable ; et enfin, pour retenir longtemps la paix sur la terre, qu'il fasse régner la justice, qu'il fasse régner les lois, qu'il fasse régner Jésus-Christ, que je prie de nous donner à tous son royaume, à qui appartient tout honneur et gloire, qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne maintenant et aux siècles des siècles.

¹ III. Reg. I, 39.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

Vérité évangélique : ignorance, oubli, mépris des hommes à son égard : ses différents états, affaiblissement qu'elle éprouve, son efficacité : attention qui lui est due : dispositions nécessaires pour l'écouter avec fruit.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Matth. IV, 4.

C'est une chose surprenante que ce grand silence de Dieu parmi les désordres du genre humain. Tous les jours ses commandements sont méprisés ; ses vérités, blasphémées ; les droits de son empire, violés : et cependant son soleil ne s'éclipse pas sur les impies ; la pluie arrose leurs champs ; la terre ne s'ouvre pas sous leurs pieds ; il voit tout, et il dissimule ; il considère tout, et il se tait.

Je me trompe, chrétiens, il ne se tait pas ; et sa bonté, ses bienfaits, son silence même est une voix publique qui invite tous les pécheurs à se reconnaître. Mais comme nos cœurs endurcis sont sourds à de tels propos, il fait résonner une voix plus claire, une voix nette et intelligible, qui nous appelle à la pénitence. Il ne parle pas pour nous juger, mais il parle pour nous avertir ; et cette parole d'avertissement, qui retentit en ces temps dans toutes les chaires, doit servir de préparatif à son jugement redoutable. C'est, messieurs, cette parole de vérité que les prédicateurs de l'Évangile sont chargés de vous annoncer durant cette sainte quarantaine ; c'est elle qui nous est présentée dans notre Évangile, pour nous servir de nourriture dans notre jeûne, de délices dans notre abstinence, et de soutien dans notre faiblesse : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei*. J'ai dessein aujourd'hui de vous préparer à recevoir saintement cette nourriture immortelle. Mais, ô Dieu ! que serviront mes paroles, si vous-même n'ouvrez les cœurs, et si vous ne disposez les esprits des hommes à donner l'entrée à votre Esprit saint ? Descendez donc, ô divin Esprit ! et venez vous-même préparer vos voies. Et vous, ô divine Vierge ! donnez-nous votre secours charitable, pour accomplir dans les cœurs l'ouvrage de votre fils bien-aimé. Nous vous en prions humblement par les paroles de l'ange. *Ave*.

Jésus-Christ, Seigneur des seigneurs, et Prince des rois de la terre, quoique élevé dans un trône

souverainement indépendant, néanmoins, pour donner à tous les monarques, qui relèvent de sa puissance, l'exemple de modération et de justice, il a voulu lui-même s'assujettir aux règlements qu'il a faits et aux lois qu'il a établies. Il a ordonné, dans son Évangile, que les voies douces et aimables précédassent toujours les voies de rigueur, et que les pécheurs fussent avertis avant que d'être jugés. Ce qu'il a prescrit, il l'a pratiqué ; car « ayant, comme dit l'apôtre, établi un jour dans lequel il doit juger le monde en équité, « il dénonce auparavant à tous les pécheurs qu'ils « fassent une sérieuse pénitence : » *Nunc annuntiat omnibus hominibus ut omnes ubique penitentiam agant, eo quod statuit diem in quo judicaturus est orbem in æquitate* : c'est-à-dire, qu'avant que de monter sur son tribunal, pour condamner les coupables par une sentence rigoureuse, il parle premièrement dans les chaires, pour les ramener à la droite voie par des avertissements charitables.

C'est en ce saint temps de pénitence que nous devons une attention extraordinaire à cette voix paternelle qui nous avertit. Car encore qu'elle mérite en tout temps un profond respect, et que ce soit toujours un des devoirs les plus importants de la piété chrétienne, que de donner audience aux discours sacrés ; ç'a été toutefois un sage conseil de leur consacrer un temps arrêté par une destination particulière, afin que, si tel est notre aveuglement, que nous abandonnions presque toute notre vie aux pensées de vanité qui nous emportent, il y ait du moins quelques jours dans lesquels nous écoutions la vérité qui nous conseille charitablement, avant que de prononcer notre sentence, et qui s'avance à nous pour nous éclairer, avant que de s'élever contre nous pour nous confondre.

Paraissez donc, ô vérité sainte ! faites la censure publique des mauvaises mœurs ; illuminez par votre présence ce siècle obscur et ténébreux ; brillez aux yeux des fidèles, afin que ceux qui ne vous connaissent pas vous entendent, que ceux qui ne pensent pas à vous vous regardent, que ceux qui ne vous aiment pas vous embrassent.

Voilà, chrétiens, en peu de paroles, trois utilités principales de la prédication évangélique, Car, ou les hommes ne connaissent pas la vérité, ou les hommes ne pensent pas à la vérité, ou les hommes ne sont pas touchés de la vérité. Quand ils ne connaissent pas la vérité, parce qu'elle ne veut pas les tromper, elle leur parle pour éclairer leur intelligence. Quand ils ne pensent pas à la vérité, parce qu'elle ne veut pas les surprendre, elle leur parle pour attirer leur atten-

¹ Act. XVII, 30, 31.

tion. Quand ils ne sont pas touchés de la vérité, parce qu'elle ne veut pas les condamner, elle leur parle pour échauffer leurs désirs, et exciter après elle leur affection languissante. Que si je puis aujourd'hui mettre dans leur jour ces trois importantes raisons, les fidèles verront clairement combien ils doivent se rendre attentifs à la prédication de l'Évangile; parce que, s'ils ne sont pas bien instruits, elle leur découvrira ce qu'ils ignorent; et s'ils sont assez éclairés, elle les fera penser à ce qu'ils savent; et s'ils y pensent sans être émus, le Saint-Esprit agissant par l'organe de ses ministres, elle fera entrer dans le fond du cœur ce qui ne fait qu'effleurer la surface de leur esprit. Et comme ces trois grands effets comprennent tout le fruit des discours sacrés, j'en ferai aussi le sujet et le partage de celui-ci, qui sera, comme vous le voyez, le préparatif nécessaire et le fondement de tous les autres.

PREMIER POINT.

Comme la vérité de Dieu, qui est notre loi immuable, a deux états différents, l'un qui touche le siècle présent, et l'autre qui regarde le siècle à venir; l'un où elle règle la vie humaine, et l'autre où elle la juge: aussi le Saint-Esprit nous la fait paraître dans son Écriture sous deux visages divers, et lui donne des qualités convenables à l'un et à l'autre. Dans le psaume cent dix-huitième, où David parle si bien de la loi de Dieu, on a remarqué, chrétiens, qu'il l'appelle tantôt du nom de commandement, tantôt de celui de conseil; quelquefois il la nomme un jugement, et quelquefois un témoignage. Mais encore que ces quatre titres ne signifient autre chose que la loi de Dieu, toutefois il faut observer que les deux premiers lui sont propres au siècle où nous sommes, et que les deux autres lui conviennent mieux dans celui que nous attendons. Dans le cours du siècle présent cette même vérité de Dieu, qui nous paraît dans sa loi, est tout ensemble un commandement absolu et un conseil charitable. Elle est un commandement, qui enferme la volonté d'un souverain; elle est aussi un conseil, qui propose l'avis d'un ami. Elle est un commandement, parce que ce souverain y prescrit ce qu'il exige de nous pour les intérêts de son service; et elle mérite le nom de conseil, parce que cet ami y expose en ami sincère ce que demande le soin de notre salut. Les prédicateurs de l'Évangile font paraître la loi de Dieu dans les chaires en ces deux augustes qualités: en qualité de commandement, en tant qu'elle est nécessaire et indispensable; et en qualité de conseil, en tant qu'elle est utile et avantageuse. Que si, manquant par un même crime à ce que nous devons à Dieu, et à ce que

nous nous devons à nous-mêmes, nous méprisons tout ensemble, et les ordres de ce souverain, et les conseils de cet ami; alors, cette même vérité prenant en son temps une autre forme, elle sera un témoignage pour nous convaincre, et une sentence dernière pour nous condamner: « La parole que j'ai prêchée, dit le Fils de Dieu, jugera le pécheur au dernier jour: » *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die*¹. C'est-à-dire, que ni on ne recevra d'excuse, ni on ne cherchera de tempérament. la parole, dit-il, vous jugera: la loi elle-même fera la sentence, selon sa propre teneur, dans l'extrême rigueur du droit; et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde.

C'est donc la crainte de ce jugement qui fait monter les prédicateurs dans les chaires évangéliques: « Nous savons, dit le saint apôtre, que nous devons tous comparaître un jour devant le tribunal de Jésus-Christ: » *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi*². « Mais sachant cela, poursuit-il, nous venons persuader aux hommes la crainte de Dieu: » *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus*³. Sachant combien ce jugement est certain, combien il est rigoureux, combien il est inévitable, nous venons de bonne heure vous y préparer; nous venons vous proposer les lois immuables sur lesquelles votre vie sera jugée, par lesquelles votre cause sera décidée, et vous mettre en main les articles sur lesquels vous serez interrogés, afin que vous commencent, pendant qu'il est temps, à méditer vos réponses.

Que si vous pensez peut-être que l'on sait assez ces vérités saintes, et que les fidèles n'ont pas besoin qu'on les en instruisse; c'est donc en vain, chrétiens, que Dieu se plaint hautement, par la bouche de son prophète Isaïe, que non-seulement les infidèles et les étrangers, mais « son peuple, » oui, son peuple même, « est mené captif, pour n'avoir pas la science: » *Captivus ductus est populus meus, eo quod non habeat scientiam*⁴. Mais parce qu'on pourrait se persuader que la troupe n'est pas fort grande, parmi les fidèles, de ceux qui périssent faute de connaître; il assure au contraire qu'elle est si nombreuse, que « l'enfer est obligé de se dilater et d'ouvrir sa bouche démesurément pour l'en-gloutir, la recevoir: » *Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino*⁵. Et de peur qu'on ne s'imagine que ceux qui périssent ainsi faute de science, ce sont

¹ Joan. XII, 48.² II. Cor. V, 10.³ Ibid. II.⁴ Is. V, 13.⁵ Ibid. 14.

les pauvres et les simples qui n'ont pas les moyens d'apprendre, il déclare en termes formels, et je puis bien le dire après cet oracle, que ce sont les puissants, les riches, les grands et les princes mêmes, qui négligent presque toujours de se faire instruire, et de leurs obligations particulières, et même des devoirs communs de la piété; qui ne savent presque jamais comme il faut leur obligations particulières, et qui tombent par le défaut de cette science, pêle-mêle avec la foule, dans les abîmes éternels: *Et descendunt fortes ejus et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus ad eum*¹.

Non-seulement, chrétiens, souvent nous ignorons les vérités saintes; mais même nous les combattons par des sentiments tout contraires. Vous êtes surpris de cette parole; et peut-être me répondez-vous dans votre cœur que vous n'avez point d'erreur contre la foi, que vous n'écoutez pas ces docteurs de cour, qui font des leçons publiques de libertinage, et établissent de propos délibéré des opinions dangereuses. Je loue votre piété dans une précaution si nécessaire; mais ne vous persuadez pas que vous soyez pour cela exempts de l'erreur. Car il faut entendre, messieurs, qu'elle nous gagne en deux sortes: quelquefois elle se déborde à grands flots, comme un torrent, et nous emporte tout à coup; quelquefois elle tombe peu à peu, et nous corrompt goutte à goutte. Je veux dire que quelquefois un libertinage déclaré renverse d'un grand effort les principes de la religion; quelquefois une force plus cachée, comme celle des mauvais exemples et des pratiques du grand monde, en sape les fondements par plusieurs coups redoublés et par un progrès insensible. Ainsi vous n'avancez rien de n'avalier pas tout à coup le poison du libertinage, si cependant vous le sucez peu à peu; si vous laissez insensiblement gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes.

Qui pourrait ici raconter toutes les erreurs du monde? Ce maître subtil et dangereux tient école publique sans dogmatiser: il a sa méthode particulière de ne prouver pas ses maximes, mais de les imprimer sans qu'on y pense; autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent: nos ennemis par leurs menaces, et nos amis par leurs bons offices, concourent également à nous donner de fausses idées du bien et du mal. Tout ce qui se dit dans les compagnies, nous recommande, ou l'ambition sans laquelle on n'est pas du monde, ou la fausse galanterie sans laquelle on n'a point d'esprit. Car c'est le

plus grand malheur des choses humaines, que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres: si bien que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles, attire notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Tantôt une raillerie fine et ingénieuse, tantôt une peinture agréable d'une mauvaise action impose doucement à notre esprit. Ainsi, dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos folies, les âmes les plus innocentes prennent quelque teinture du vice et des maximes du siècle; et recueillant le mal deçà et delà dans le monde, comme à une table couverte de mauvaises viandes, elles y amassent aussi peu à peu, comme des humeurs peccantes, les erreurs qui offusquent notre intelligence. Telle est à peu près la séduction qui règne publiquement dans le monde; de sorte que si vous demandez à Tertulien ce qu'il craint pour nous dans cette école: « Tout, vous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air, qui est infecté par tant de mauvais discours, par tant de maximes antichrétiennes, « corrompues... » *ipsumque aerem, scelestis vocibus constupratum*².

Sauvez-nous, sauvez-nous, Seigneur, de la contagion de ce siècle: « Sauvez-nous, disait le prophète, parce qu'il n'y a plus de saint sur la terre, « et que les vérités ont été diminuées par la malice des enfants des hommes: » *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum*³. Ou il ne faut pas se persuader qu'il se plaigne des infidèles et des idolâtres; ceux-là ne diminuent pas seulement les vérités, mais ils les méconnaissent: il se plaint des enfants de Dieu, qui ne les pouvant tout à fait éteindre, à cause de leur évidence, les retranchent et les diminuent au gré de leurs passions. Car le monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices? Il y en a que nous laissons volontiers dans l'exécration et dans la haine publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie; il y en a que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens. Malheureux, qu'entreprenez-vous? « Jésus-Christ est-il divisé? » *Divisus est Christus*⁴? Que vous a-t-il fait, ce Jésus-Christ, que vous le déchirez hardiment, et défigurez sa doctrine par cette distinction injurieuse? Le même Dieu, qui est le protecteur de la bonne foi, n'est-il pas aussi l'auteur de la tempérance, « Jésus Christ est tout sage, dit Tertulien, tout lumière, tout vé-

¹ De Spect. n° 27.² Ps. XI, I.³ I. Cor. I, 13.⁴ Is. V, 14.

« rité; pourquoi le partagez-vous par votre mensonge? » comme si son saint Évangile n'était qu'un assemblage monstrueux de vrai et de faux, ou comme si la justice même avait laissé quelque crime qui eût échappé à sa censure : *Quid dimidias mendacio Christum? totus veritas fuit* ¹.

D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées; diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche; diminuées dans leur majesté, parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les ravilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur qu'à peine les voyons-nous : ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point; tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées : *diminutæ sunt veritates a filiis hominum?*

Puisque les maximes de l'Évangile sont si fort diminuées dans le siècle, puisque tout le monde conspire contre elles, et qu'elles sont accablées par tant d'iniques préjugés, Dieu, par sa justice suprême, a dû pourvoir à la défense de ces illustres abandonnées, et commettre des avocats pour plaider leur cause. C'est pour cela, chrétiens, que ces chaires sont élevées auprès des autels; afin que, pendant que la vérité est si hardiment déchirée dans les compagnies des mondains, il y ait du moins quelque lieu où l'on parle hautement en sa faveur, et que la cause la plus juste ne soit pas la plus délaissée. Venez donc écouter attentivement la défense de la vérité, dans la bouche des prédicateurs : venez recevoir par leur ministère la parole de Jésus-Christ condamnant le monde et ses vices, et ses coutumes, et ses maximes antichrétiennes : car, comme dit saint Jean-Chrysostôme ², Dieu nous ayant ordonné deux choses, d'écouter et d'accomplir sa sainte parole; quand aura le courage de la pratiquer, celui qui n'a pas la patience de l'entendre? quand lui ouvrira-t-il son cœur, s'il lui ferme jusqu'à ses oreilles? quand lui donnera-t-il sa volonté, s'il lui refuse même son attention? Mais, messieurs, cette attention, c'est ce que nous avons à considérer dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Lorsque la vérité jugera les hommes, il ne faut pas croire, messieurs, ni qu'elle paraisse au dehors, ni qu'elle ait besoin, pour se faire entendre, de sons distincts et articulés. Elle est dans les consciences, je dis même dans les consciences des plus

¹ Tertull. de Carn. Christ. n° 5.

² De Mutation. Nomin. 1, t. III, p. 107, 108, 109.

grands pécheurs; mais elle y est souvent oubliée durant cette vie. Qu'arrivera-t-il après la mort? la vérité se fera sentir, et l'arrêt en même temps sera prononcé. Quelle sera cette surprise, combien étrange, combien terrible, lorsque ces saintes vérités, auxquelles les pécheurs ne pensaient jamais, et qu'ils laissaient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, enverront tout d'un coup à leurs yeux un trait de flamme si vif, qu'ils découvriront d'une même vue la loi et le péché confrontés ensemble; et que, voyant dans cette lumière l'énormité de l'un par sa répugnance avec l'autre, ils reconnaîtront en tremblant la honte de leurs actions et l'équité de leur supplice!

Sachant cela, chrétiens, je reviens encore à l'apôtre : « Étant persuadés de ces choses, nous venons enseigner aux hommes la crainte de Dieu : » *Scientes ergo, timorem Domini hominibus suademus*. Nous venons les exhorter de sa part qu'ils souffrent qu'on les entretienne des vérités de l'Évangile, et qu'ils préviennent le trouble de cette attention forcée par une application volontaire.

Vous qui dites que vous savez tout, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous avertisse, vous montrez bien par un tel discours que même vous ne savez pas quelle est la nature de votre esprit. Esprit humain, abîme infini, trop petit pour toi-même et trop étroit pour te comprendre tout entier; tu as des conduites si enveloppées, des retraites si profondes et si tortueuses dans lesquelles tes connaissances se recèlent, que souvent tes propres lumières ne te sont pas plus présentes que celles des autres. Souvent ce que tu sais, tu ne le sais pas; ce qui est en toi, est loin de toi; tu n'as pas ce que tu possèdes : « Donc, dit excellentement saint Augustin, notre esprit est trop étroit pour se posséder lui-même tout entier : » *Ergo animus ad habendum seipsum angustus est* ¹. Prouvons ceci par quelque exemple.

En quels antres profonds s'étaient retirées les lois de l'humanité et de la justice, que David savait si parfaitement, lorsqu'il fallut lui envoyer Nathan le prophète, pour les rappeler en sa mémoire? Nathan lui parle, Nathan l'entretient, et il entend si peu ce qu'il faut entendre, qu'on est enfin contraint de lui dire : O prince! c'est à vous qu'on parle ²; parce qu'enchanté par sa passion, et détourné par les affaires, il laissait la vérité dans l'oubli. Alors savait-il ce qu'il savait? entendait-il ce qu'il entendait? Chrétiens, ne m'en croyez pas; mais croyez sa déposition et son témoignage. C'est lui-même qui s'étonne que ses propres lumières l'avaient quitté dans cet état

¹ Confes. lib. x, cap. XIII, t. 1, col. 176.

² II. Reg. XII, 7.

malheureux : *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum* ¹. Ce n'est pas une lumière étrangère, c'est la lumière de mes yeux, de mes propres yeux, c'est celle-là même que je n'avais plus. Écoutez, homme savant, homme habile en tout, qui n'avez pas besoin qu'on vous avertisse; votre propre connaissance n'est pas avec vous, et vous n'avez pas de lumière. Peut-être que vous avez la lumière de la science, mais vous n'avez pas la lumière de la réflexion, et sans la lumière de la réflexion, la science n'éclaire pas, et ne chasse point les ténèbres. Ne me dites donc pas, chrétiens, que vous avez de la connaissance, que vous êtes fort bien instruits des vérités nécessaires : je ne veux pas vous contredire dans cette pensée. Eh bien! vous avez des yeux, mais ils sont fermés : les vérités de Dieu sont dans votre esprit, comme de grands flambeaux, mais qui sont éteints. Ah! souffrez qu'on vienne ouvrir ces yeux appesantis par le sommeil, et qu'on les applique à ce qu'il faut voir. Souffrez que les prédicateurs de l'Évangile vous parlent des vérités de votre salut; afin que la rencontre bienheureuse de vos pensées et des leurs excite en votre âme la réflexion, comme une étincelle de lumière qui rallumera ces flambeaux éteints, et les mettra devant vos yeux pour les éclairer : autrement, toutes vos lumières ne vous sont qu'inutiles.

Et en effet, chrétiens, combien de fois nous sommes-nous plaints que les choses que nous savons ne nous viennent pas dans l'esprit; que l'oubli, ou la surprise, ou la passion les rend sans effet! Par conséquent apprenons que les vérités de pratique doivent être souvent remuées, souvent agitées par de continuelles avertissements; de peur que si on les laisse en repos, elles ne perdent l'habitude de se présenter et ne demeurent sans force, stériles en affections, ornements inutiles de notre mémoire.

Ce n'est pas pour un tel dessein que les vérités du salut doivent être empreintes dans nos esprits. Les saintes vérités du ciel ne sont pas des meubles curieux et superflus, qu'il suffise de conserver dans un magasin; ce sont des instruments nécessaires qu'il faut avoir, pour ainsi dire, toujours sous la main, et que l'on ne doit presque jamais cesser de regarder, parce qu'on en a toujours besoin pour agir. Et toutefois, chrétiens, il n'est rien, pour notre malheur, qui se perde si tôt dans nos esprits, que les saintes vérités du christianisme. Car outre qu'étant détachées des sens, elles tiennent peu à notre mémoire, le mépris injurieux que nous en faisons nous empêche de prendre à cœur de les pénétrer comme

¹ Ps. XXXVII, 10.

il faut : au contraire nous sommes bien aises de les éloigner par une malice affectée : « Ils ont résolu, dit le saint prophète, de détourner leurs yeux sur la terre : » *Oculos suos statuerunt declinare in terram* ¹. Remarquez : ils ont résolu; c'est-à-dire, que lorsque les vérités du salut se présentent à nos yeux, pour nous les faire lever au ciel, c'est de propos délibéré, c'est par une volonté déterminée que nous les détournons sur la terre, que nous les arrêtons sur d'autres objets : tellement qu'il est nécessaire que les prédicateurs de l'Évangile, par des avertissements chrétiens, comme par une main invisible, les tirent de ces lieux profonds où nous les avions relégués, et les ramènent de loin à nos yeux qui les voulaient perdre.

Aidez-les vous-mêmes, messieurs, dans une œuvre si utile pour votre salut : pratiquez ce que dit l'Écclésiastique : *Verbum sapiens quodcumque audierit sciens, laudabit et ad se adjiciet* ². Voici un avis d'un habile homme : « Le sage qui entend, dit-il, quelque parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même. » On est bien aise d'entendre parler contre les vices des hommes, et l'esprit se divertit à écouter reprendre les mauvaises mœurs; mais l'on ne s'émeut non plus que si l'on n'avait aucune part à cette juste censure. [Mais le sage] rentre profondément dans sa conscience, et s'applique à lui-même tout ce qui se dit : *ad se adjiciet*. Il ne se contente pas de louer cette parole : il ne va pas regarder autour de lui à qui elle est propre. Il ne s'amuse pas à deviner la pensée de celui qui parle, ni à lui faire dire des choses qu'il ne songe pas : il croit que c'est à lui seul qu'on en veut. C'est là tout le fruit des discours sacrés. Pendant que l'Évangile parle à tous, chacun se doit parler en particulier, confesser humblement ses fautes, trembler dans la vue de ses périls.

Et en effet, chrétiens, quiconque sent en lui-même que c'est son vice qu'on attaque, doit croire que c'est à lui personnellement que s'adresse tout le discours. Si donc quelquefois nous y remarquons je ne sais quoi de tranchant, qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, aille mettre, non point par hasard, mais par une secrète conduite de la grâce, la main sur notre blessure, et aille trouver, à point nommé, dans le fond du cœur, ce péché que nous dérobon; c'est alors, c'est alors, messieurs, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ qui vient troubler notre fausse paix, et qui met la main tout droit sur notre blessure : c'est alors qu'il faut croire le conseil du sage et appliquer

¹ Ps. XVI, 12.

² Eccl. XXI, 18.